

Les races humaines n'existent pas ?

On estime de nos jours avoir du mérite à déclarer que « les races humaines n'existent pas » : les chercheurs auraient démontré que les distinctions raciales ne possèdent aucun fondement scientifique.

Lorsqu'on tient ce langage devant les élèves, il arrive qu'ils soient perplexes : si les races n'existent pas, observent-ils, pourquoi est-ce que l'on distingue si facilement un Noir d'un Blanc ou d'un Asiatique ?

Pour expliquer ce paradoxe, il faut comprendre une évolution idéologique qui a profondément affecté notre époque. Les sciences naturelles du XVIII^e siècle et l'anthropologie physique du XIX^e étaient fascinées par les variétés biologiques de l'espèce humaine. Une partie des savants pensaient alors que les différences anatomiques entre les populations humaines correspondaient à des degrés différents de leur avancement mental et moral : il y aurait des races supérieures et des races inférieures.

La théorie darwinienne de la lutte pour la survie a nourri l'idée de la compétition entre les races. On s'est mis à redouter que les *races inférieures*, réputées plus fertiles, ne viennent à bout des *races supérieures*. La hantise du mélange racial, censé conduire à la dégénérescence, a profondément marqué le XIX^e siècle. L'idéologie nazie en offre un aboutissement extrême, une sorte de synthèse monstrueuse d'au moins deux siècles de développement de la pensée raciale.

Puis, vint la Seconde Guerre mondiale, avec son cortège de crimes. Lorsqu'elle a pris fin, l'Occident a tenté de faire le procès de son héritage intellectuel. L'UNESCO a exprimé une conviction alors inédite en inscrivant dans sa constitution l'idée que les atrocités de la guerre avaient été rendues possibles par la doctrine de l'inégalité des races. Pour ne plus voir de nouveaux Auschwitz, on a décidé de faire disparaître la notion de races humaines. Cette rupture idéologique a coïncidé avec l'émergence de la génétique des populations qui substituait, aux catégories rigides de la pensée typologique, l'étude des fréquences de gènes. Par conséquent, la « race » se transformait en un résultat flou et éphémère de la circulation de gènes entre les groupes humains. L'avènement de la génétique des populations semblait sonner le glas de l'idée de race. C'est avec soulagement que l'on a accueilli son éclipse, puisqu'on espérait qu'avec elle disparaîtrait également le racisme.

Pourtant, la génétique des populations n'a pas tenu ses promesses. Les espoirs ont alors été reportés sur l'exploration du génome humain : en l'an 2000, lors des célébrations qui ont accompagné la publication de la carte du génome humain, on a répété que « la notion de

race n'a aucun fondement génétique ni scientifique ». Aujourd'hui, les résultats des recherches génomiques semblent moins univoques. Plusieurs études publiées ces dernières années tendent à démontrer qu'il existe des données génétiques qui permettent bel et bien de faire la distinction entre les individus originaires d'Europe, d'Afrique et d'Extrême-Orient, c'est-à-dire entre les populations traditionnellement réparties entre les trois grandes « races » : blanche, noire et jaune.

Ces travaux dérangent et inquiètent. Ils dérangent car on s'attendait à ce que la génétique rende définitivement illégitime toute classification biologique des humains. C'est le contraire qui semble advenir sous nos yeux. Ces travaux inquiètent aussi, car personne n'ignore que l'étude des différences entre les humains peut fournir des arguments à ceux qui veulent diviser l'humanité. Pourtant, ce retour de la race se fait, jusqu'à présent, sous des auspices moins sombres. Après avoir été longtemps subie comme un stigmate, l'appartenance « raciale » est aujourd'hui revendiquée comme principe d'identité collective. Aux États-Unis, par exemple, ceux que l'on classait auparavant dans la catégorie « minorités ethniques » sont désormais de plus en plus nombreux à s'affirmer fièrement comme Afro-Américains, Asio-Américains, Amérindiens, etc.

Les controverses de la recherche sur la diversité génétique des humains sont loin d'être closes. Quelles que soient les conclusions qui remporteront finalement le consensus de la communauté scientifique, il est fort possible que nous soyons confrontés dans un avenir proche à une nouvelle légitimité scientifique des classements des humains à partir de critères biologiques, cette fois-ci dans un contexte où l'aspiration à l'égalité ne passe plus par l'effacement des différences biologiques mais, au contraire, par leur revendication.

Au milieu du XX^e siècle on était enclin à considérer que toute théorie de la différence biologique devait nécessairement conduire au racisme. On en est moins sûr de nos jours, au moment où les minorités auparavant opprimées cherchent à adosser leur combat contre les inégalités à une théorie de la différence biologique. Ceux qui redoutent le mot race et qui réclament sa disparition de la Constitution, restent prisonniers du passé : ils poursuivent un dialogue absurde avec le spectre du nazisme, tout en ignorant les évolutions récentes de nos sociétés et de nos sciences.

Questions

1. Qu'est-ce que la théorie darwinienne de la sélection naturelle ? Quel rôle joue-t-elle dans le développement des théories racistes ?

Dans la théorie darwinienne de l'évolution, la sélection naturelle est l'une parmi plusieurs causes de l'évolution des espèces vivantes. Selon Darwin, les nouvelles variations héréditaires qui apparaissent dans le processus de reproduction peuvent affecter la probabilité de survie et de reproduction des individus qui en sont pourvus. Au fil du temps, les variétés plus aptes que les autres à survivre et à se reproduire prolifèrent, alors que les autres s'éteignent : ce mécanisme est censé expliquer la lente transformation des formes vivantes. Cette explication n'évoque pas la concurrence entre les « variétés » ou les « races » qui combattraient les unes contre les autres pour survivre : elle se contente d'évoquer l'action persistante des variations individuelles. Darwin a souligné que l'expression « lutte pour la survie » devrait être entendue avant tout au sens métaphorique. Pourtant, ce n'est pas de cette façon-là que beaucoup de lecteurs ont compris la conception du naturaliste anglais. L'idée darwinienne de la sélection naturelle a été rapidement assimilée à celle de la lutte pour la survie entre les espèces. Transposée au monde humain, elle a alimenté le phantasme de la lutte à mort entre les races humaines. Et puisque les espèces réputées plus aptes étaient censées supplanter les espèces moins aptes, de nombreux penseurs ont cru pouvoir en inférer qu'il était naturel, légitime et en tout cas inévitable que certaines races humaines, prétendument supérieures et plus évoluées, fussent destinées à supplanter, voire à exterminer, d'autres races d'hommes. En déformant la pensée de Darwin et en l'incorporant au sein d'une doctrine idéologique, cette interprétation a trouvé un aboutissement monstrueux dans la thèse hitlérienne de la lutte des races pour la domination du monde et dans l'entreprise nazie de l'anéantissement de la « race juive », dépeinte comme une menace pour la « race aryenne ». Pourtant, après la Seconde Guerre mondiale, c'est bien une nouvelle forme de la théorie darwinienne, enrichie par l'apport de la génétique des populations, qui a magistralement contribué à discréditer non seulement le concept des races pures, mais aussi l'idée de l'impitoyable lutte entre les espèces en tant que mécanisme majeur de l'évolution.

- *Pour en savoir plus* : Jean Gayon, « Sélection », dans *Dictionnaire historique et critique du racisme*, sous la dir. de Pierre-André Taguieff, Paris, Presses universitaires de France, 2013, p. 1659-1665.

2. L'idée de races humaines est-elle encore répandue ?

La plupart de nos contemporains admettent l'existence des races humaines. Aux États-Unis, l'usage des catégories raciales est officiellement accepté et l'on y recourt, sans aucune intention raciste, lors des recensements périodiques de la population américaine. Si l'élection de Barak Obama a suscité un enthousiasme général, c'est parce que ses partisans, nullement racistes, voyaient en lui le premier « président Noir », ce qui revenait à le ranger dans une vieille catégorie classificatoire raciale. En Russie, les cours sur les divisions raciales de

l'humanité font aujourd'hui partie du programme de l'enseignement secondaire, et il en était de même tout au long de l'existence de l'Union soviétique, pays peu suspect de vouloir propager les opinions racistes puisque son idéologie prônait l'idéal de la fraternité entre les prolétaires de tous les pays et de toutes les origines. En France, les enquêtes ethnographiques sur les élèves de l'enseignement primaire et secondaire montrent que les enfants utilisent couramment les catégories raciales (Blanc, Noir, Asiatique) comme un des moyens parmi d'autres de classer les êtres humains, et sans que cela corresponde la plupart du temps à des attitudes racistes. D'après une enquête récente de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, seuls 22% des Français pensent que les races humaines n'existent pas ; en même temps, 61% des Français déclarent que les races humaines se valent : cela prouve que la plupart des sondés peuvent à la fois affirmer l'existence des races et reconnaître leur égalité, adhérant ainsi à l'axiome fondamental de l'antiracisme. Quant à la disparition du concept scientifique de race, l'annonce de son éclipse semble quelque peu prématurée. La plupart des anthropologues de la culture sont persuadés que les races humaines n'ont aucune réalité biologique. Seulement, les anthropologues de la culture ne sont pas des spécialistes de la biologie humaine. Quant aux anthropologues physiques, vrais experts de ce domaine, entre un tiers à deux tiers d'entre eux (cette proportion varie d'un pays à l'autre) continuent à utiliser la notion de races humaines, jugeant qu'elle peut rendre compte de certains aspects de la diversité interne de l'espèce humaine, fait empirique sans aucun rapport avec les idées racistes.

Pour en savoir plus : CNCDH, La Lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie, Paris, La Documentation Française, 2013.

Wiktor Stoczkowski, anthropologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris.